



LE CANARD PATRIOTE



EDITORIAL

Denis, nous n'avons plus trop de commentaires à faire sur l'actualité. Le rouleau compresseur des mondialistes poursuit sa course criminelle tandis que le réveil des peuples se fait attendre. Nous voyons ici et là quelques petites victoires, mais c'est encore insuffisant.

Boualem Sensal a été libéré, enfin ! Mais cette libération ne doit rien à la Paris qui est toujours à plat-ventre devant le gouvernement algérien. C'est Berlin qui a obtenu cette libération.

Le monde avance désormais sans nous et heureusement pourrait-on dire. Tant que les Français n'auront pas repris leur destin en main, il vaut mieux que les imposteurs qui parlent en leur nom aient le moins de pouvoir possible tant ils sont malfaisants.

La rédaction

La question des retraites n'est qu'un os à ronger lancé aux Français

La question des retraites n'a que peu d'intérêt dès lors qu'elle est dissociée des choix majeurs qui vont décider de l'avenir de la France. Le sujet central, mais tabou, qui va réellement conditionner les retraites, est l'immigration de masse.

Les Français devraient ouvrir les yeux. Ils ne profiteront pas de leur retraite, qu'elle soit prise à 60, 62 ou 65 ans, puisque leur pays est livré aux masses venant du sud. Le changement de peuplement et, avec lui, de culture, qui ont déjà commencé à affecter leur quotidien, vont détruire les mécanismes de solidarité hérités de leurs aînés, qu'il s'agisse de la retraite, de la santé ou encore des aides sociales. Enfermées dans une logique de revanche sur la France ou d'opportunisme, sans volonté aucune d'adopter nos valeurs, les populations forçant nos frontières ou trichant pour s'implanter chez nous viennent essentiellement pour bénéficier d'un système d'entraide qu'elles vont détruire faute d'en comprendre les fondements et d'en accepter les contraintes.

Bien entendu, les ultra-libéraux, partisans d'une société à deux vitesses, fondée sur le pouvoir de l'argent et la disparition des solidarités nationales, encouragent ce saccage. Plutôt que de s'attaquer à la fraude, que l'on sait massive, de mettre des limites à l'Aide médicale d'Etat, dont les coûts déjà insupportables explosent pour le seul bénéfice des clandestins, ou encore de ne délivrer les aides sociales qu'à condition d'obtenir le respect des lois du pays, ils s'occupent de dérembourser les médicaments, de maltraiter les soignants, de réduire les retraites...

Organiser des débats sur un sujet important, mais en le déconnectant de son contexte, ne vise qu'à donner l'illusion de la démocratie tandis que s'opère la liquidation systématique du pays.

Roland Le Cor
Sociologue

Retrouvez les numéros précédents du Canard patriote sur : <https://le-canard-patriote.fr>

TANT QUE LES FRANÇAIS NE PRENDRONT PAS LES ARMES, LES VIOLS ET LES MEURTRES SE MULTIPLIERONT

A chaque drame sordide mettant en cause un migrant, les Français expriment leur ras-le-bol à l'égard de l'immigration de masse, dénoncent le laxisme de la justice en qui ils n'ont plus confiance pour plus de 50 % d'entre eux, et demandent de la part de l'Etat plus d'autorité.

Pour ce qui concerne leur propre rôle de citoyen à l'égard des menaces croissantes ensanglantant leur pays, ils s'arment de bougies, de fleurs et de ballons blancs en promettant à leurs ennemis de ne jamais céder, ni à la haine, ni à l'amalgame.

Le gouvernement, dont ils attendent tout, puisqu'ils ont été habitués à tout attendre de lui, récompense leur candeur en multipliant les initiatives favorables à l'invasion migratoire ainsi qu'en faisant poursuivre par une justice aux ordres tout Français osant désigner l'ennemi et montrer le vrai visage d'une France profondément balafrée. Il s'efforce également de faire taire les rares journalistes qui refusent de ravalier au rang de faits divers les incessantes agressions verbales, physiques et sexuelles touchant quotidiennement les Français parce qu'ils sont français.

Les nombreux citoyens qui sont parfaitement conscients que les élus en place ne feront jamais rien d'autre que les trahir, attendent les élections pour confier les

commandes du pays à des hommes et des femmes capables de renverser la situation.

Or, cela fait des décennies que les périodes électorales, conditionnant le résultat des urnes, sont soumises à des campagnes de propagande forcenées, des manœuvres antidémocratiques menées par des juges et des journalistes soucieux de ne laisser en lice que leurs candidats, ainsi que des alliances contre nature visant à mettre en minorité les candidats ayant le plus fort pourcentage d'opinions favorables.

Ainsi, les Français pourront protester et voter tant qu'ils le voudront, les oligarques détenant le pouvoir se débrouilleront toujours pour le conserver, resteront sourds à leurs souffrances et continueront d'alimenter les causes de leurs tourments.

Au Mexique, les cartels qui kidnappent, violent et tuent n'ont reculé que là où les citoyens ont organisé des milices armées d'auto-défense. Ils imposent leurs lois et vivent de leurs crimes partout ailleurs. Et pourtant, dans ce pays, les populations ne souffrent que d'un Etat impuissant et corrompu laissant le mal prospérer. Elles ne sont pas soumises en plus à des politiques volontaristes visant à les dénigrer en les faisant culpabiliser, à les diluer par d'incessantes vagues de migrants ou encore à leur imposer l'islam conquérant.

Capitaine Orsini

L'INSTITUT POUR LA JUSTICE

L'Institut pour la justice est une association loi 1901 composée de citoyens, de victimes et d'experts du monde judiciaire mobilisés pour réformer la Justice pénale et, par le biais des pétitions, venir en aide à certaines victimes malmenées, voire maltraitées par la justice.

L'association est dénuée de toute affiliation partisane et ne reçoit aucune subvention publique. Ses actions ne sont financées que grâce à ses membres donateurs.

L'Institut pour la Justice agit également comme un *think tank*, en publiant des études, des réflexions et la *Revue française de criminologie et de droit pénal*.

Vous pouvez aider l'association par des dons, prendre connaissance de ses études et aussi signer les pétitions lancées pour dénoncer des scandales, exiger des mesures concrètes du gouvernement et défendre des victimes.

Retrouvez l'Institut pour la justice sur : <https://www.institutpourlajustice.org/>

IL Y A DIX ANS...

Le 13 novembre 2015, à Paris, l'ennemi massacrait en quelques heures 130 personnes et en blessait sérieusement plus de 400 autres. Le plus grand nombre de ses victimes assistait à un concert au Bataclan.

Ses protecteurs d'alors, qui sont toujours là et qui continuent à faire entrer dans le pays la masse des combattants de demain, ont aussitôt exigé le pas-d'amalgame.

Ces attentats auraient pu réveiller les consciences. Mais ils ont été précédés et suivis, dans les écoles, les médias et les réseaux sociaux, de campagnes de sensibilisation et d'actions éducatives visant à lutter contre le racisme, la haine et la stigmatisation pour au contraire promouvoir la tolérance, le vivre-ensemble et le multiculturalisme.

Si la collaboration avait disposé de tels programmes pendant la Seconde Guerre mondiale, nous serions aujourd'hui tous nazis.

Thibaut Moulin
Chercheur en stratégie militaire

LE MONDE À L'ENDROIT

CHAPITRE X

L'agent Sarah poussa un cri d'effroi. Je me précipitai jusqu'à la balustrade surplombant le salon. Elle regardait, interdite, le corps sans vie venu s'écraser au pied de l'escalier. Je pointai mon arme sur elle. Elle leva les yeux et chercha son arme à la ceinture. Je tirai. Elle resta figée un bref instant puis tomba vers l'avant. Je déplaçai mon arme vers la porte, le cœur battant. Mais personne ne rentra. Le bruit du moteur qui faisait tourner les ailes du moulin à l'extérieur avait couvert mes coups de feu.

Je revins à mon mur ouvert sur l'arrière du moulin et m'assurai que le paysage qui s'offrait à mes yeux était bien différent de celui que je connaissais. C'était bien le cas. Je regardai ma montre. Midi approchait. Je jetai mon sac devant moi puis sautai. Je m'éloignai rapidement pour rejoindre un petit bois au pied de la colline. Je me retournai. Dans quelques minutes mon moulin, celui du monde d'où je venais, n'existerait plus. Je pensai à Louise que je ne reverrais jamais plus. Que la vie était cruelle !

Je traversai le bois rapidement et empruntai un chemin de terre qui longeait une succession de prés. Je marchai à vive allure sans plus me retourner. Je n'oubliais pas que David et ses hommes avaient été enfermés dans le même monde que moi. En m'éloignant le plus vite possible par des routes secondaires, je diminuerais le risque de tomber sur eux.

* * *

Louise observait à la jumelle le mur arrière du Moulin. Elle ne vit aucune pierre bouger. Elle se demanda s'il lui serait possible de voir un trou s'ouvrir dans la mesure où les ailes tournaient. En cet instant, la façade extérieure appartenait à l'autre monde. Elle regarda sa montre : midi ! Elle ne savait pas si Paul avait réussi à échapper à ses gardiens. Mais, si c'était le cas, il ne fallait pas perdre de temps : le passage devait être fermé avant qu'un commando ne soit lancé à ses trousses.

Elle prit son talkie-walkie et se contenta de dire : « C'est l'heure ». Dans la seconde qui suivit, une explosion retentissante déchira l'air. Elle vit le moulin s'écrouler. Bien qu'elle ait organisé l'opération, elle resta interdite, se demandant si tout cela était bien réel.

La brise qui soufflait lui amena une odeur de poudre. Elle fondit en larmes.

* * *

Avant que ne tombe la nuit, j'atteignis une petite ville que je pensais bien connaître. Je la reconnus à peine tant elle était calme, propre et fleurie. Je trouvai un petit hôtel discret. On me présenta un registre pour y inscrire mon nom. Et c'est tout. Je n'eus pas besoin de sortir une pièce d'identité.

Le restaurant de l'hôtel proposait une cuisine familiale faite à partir des produits du terroir. Les gens autour de moi avaient l'air heureux. Ils étaient souriants, polis et riaient beaucoup.

Après le repas, je demandai un accès à Internet. On m'indiqua un bureau de travail sur lequel trônait un ordinateur. Mais je ne pus m'y rendre. Je fus assailli par une fatigue extrême. Je montai dans ma chambre et pris une douche. Celle-ci me fit le plus grand bien mais n'atténua pas ma fatigue. Je me mis rapidement au lit. Alors que je voulus réfléchir à ma mission, à la façon dont il me faudrait l'amorcer, la vision du corps de l'agent Steeve basculant dans le vide s'imposa. Elle ne s'effaça que pour être remplacée par celle de l'agent Sarah tombant en avant. Impossible de revenir à ma journée du lendemain...

Je n'avais pas eu d'autre choix. Ils étaient de toute façon dans le mauvais camp. Ma mission était prioritaire. Je ne devais en aucun cas prendre le risque de me faire arrêter. La destruction du moulin les aurait de toute façon tués. Même s'ils ne m'avaient pas visé avec leur arme, j'avais été en situation de légitime défense. Ils étaient venus me chercher, je ne demandais rien...

Je n'arrivais pas à me ressaisir. Je commençais à réaliser que j'avais tué deux êtres humains. J'avais rejoint la maudite catégorie des meurtriers... L'agent Sarah était-elle mère de famille ? De jeunes enfants étaient-ils en train de l'attendre. L'agent Steeve avait-il une compagne ? Sûrement ! Pouvais-je leur en vouloir d'avoir un métier et de s'appliquer à bien le faire selon les ordres reçus ? Qu'aurait pensé ma fille de moi si elle m'avait vu faire ? Je sentis une forte fièvre m'envahir. Mais je n'eus pas le temps d'en souffrir, le sommeil m'emporta.

Je me réveillai le lendemain tôt, le cœur battant. Le nom de Juliette Mistral résonnait dans ma tête. La journaliste figurait sur la liste des personnes à neutraliser. David et ses hommes avaient sans aucun doute trouvé le passage fermé hier en fin de journée, et avaient dû penser qu'il ne s'agissait que d'un

incident en cours de résolution. En attendant de pouvoir retourner dans notre ancien monde, il était certain qu'ils feraient en sorte de traiter quelques objectifs de plus. Je devais retrouver la journaliste sans perdre de temps...

Après une douche rapide, je descendis m'installer devant l'ordinateur mis à la disposition des clients de l'hôtel. Le moteur de recherche fit défiler une multitude d'articles écrits par Juliette Mistral mais fut incapable de me donner une adresse. Je m'intéressai au profil de la journaliste et découvris qu'elle s'était mariée depuis peu à un certain Jean-Pierre Roux. Je n'eus aucune peine ensuite à trouver une adresse à ce nom du côté de Marseille. Je la notai sur un bout de papier et cherchai pour finir une façon de rejoindre la cité phocéenne. Un bus m'y emmènerait à 9 h 30.

J'eus largement le temps de prendre un bon petit déjeuner. Puis je filai à l'arrêt de bus situé à la sortie de l'agglomération.

Arrivé à Marseille deux heures plus tard, je pris encore deux bus différents pour me rapprocher de la demeure du jeune couple. Rafraichie par l'ombre de platanes, leur rue était calme. Alors que j'arrivai en vue de leur maison, j'aperçus dans une ruelle perpendiculaire la camionnette qu'utilisait David et ses hommes pour kidnapper leurs proies. Mon cœur s'accéléra. Mais l'homme qui était derrière le volant avait basculé son siège en arrière pour dormir. Il était évidemment serein. Dans ce monde parallèle où la violence semblait rare, les commandos venant de chez nous pouvaient évoluer sans prendre beaucoup de précautions, personne ne pouvant imaginer leur présence et leur brutalité. Nous étions en plus dans un quartier résidentiel, constitué d'une succession de villas, où il y avait peu de mouvements.

J'atteignis enfin la propriété du couple mais me gardai bien de me présenter devant son portail. Je me glissai entre le muret qui délimitait leur concession et la haie d'arbustes qui cachait leur demeure à la vue des passants. En écartant quelques branches, je pus voir le gazon parfaitement taillé qui accueillait leurs visiteurs ; et, devant leur porte, un beau labrador abattu d'une balle dans la tête...

A suivre...